

Liljeström, Rita, Lindskog, Eva, Nghuen Van Ang & Vuaong Xuan Tinh (1998) *Profit and Poverty in Rural Vietnam : Winners and Losers of a Dismantled Revolution*. Richmond, Nordic Institutes of Asian Studies, Curzon Press, 269 p. (ISBN 0-7007-0987-8)

Christine Veilleux

Volume 43, Number 119, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022831ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022831ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

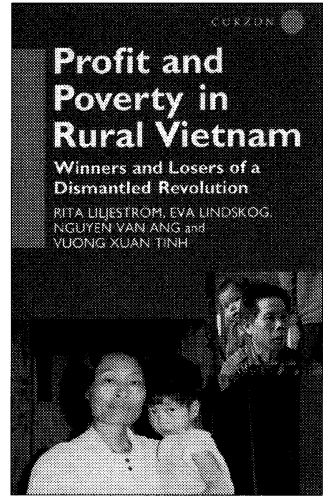
[Explore this journal](#)

Cite this review

Veilleux, C. (1999). Review of [Liljeström, Rita, Lindskog, Eva, Nghuen Van Ang & Vuaong Xuan Tinh (1998) *Profit and Poverty in Rural Vietnam : Winners and Losers of a Dismantled Revolution*. Richmond, Nordic Institutes of Asian Studies, Curzon Press, 269 p. (ISBN 0-7007-0987-8)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 43(119), 349–351. <https://doi.org/10.7202/022831ar>

LILJESTRÖM, R., LINDSKOG, E., NGUYEN, V. A. and VUONG, X. T. (1998) *Profit and Poverty in Rural Vietnam : Winners and Losers of a Dismantled Revolution*. Richmond, Nordic Institute of Asian Studies, Curzon Press, 269 p. (ISBN 0-7007-0987-8)

Profit and Poverty in Rural Vietnam : Winners and Losers of a Dismantled Revolution est le premier ouvrage de langue anglaise à documenter avec autant de détails — par des données de terrain originales — les transformations sociales des mondes rural et forestier depuis les réformes foncières de 1988 et de 1993. La synthèse qu'on y trouve concernant les changements récents des structures institutionnelles, administratives et socio-économiques du Vietnam est très fine, éclairante. Bien sûr, Kerkvliet et Porter dans *Vietnam's Rural Transformation* ou encore Terry Rambo *et al.* dans *The Challenge of Highland Development in Vietnam* ont déjà rendu compte des résultats de diverses études, mais voici le premier ouvrage qui fait état d'une recherche d'équipe, longitudinale, à partir de la base. La contribution scientifique principale de *Profit and Poverty* est, sans aucun doute, de montrer qu'une planification centralisée du développement économique fait fausse route au Vietnam.



Après une première recherche en 1987 sur le recrutement et les conditions de vie des travailleurs des brigades forestières, Liljeström a voulu comparer ces données avec celles d'une nouvelle recherche, menée entre 1993 et 1994. Il s'agissait cette fois de comprendre les conséquences d'une planification de développement économique centralisée sur les travailleurs forestiers. On a choisi d'étudier quelques villages situés à proximité des brigades forestières afin de tenir compte de l'expansion agricole et du nombre croissant d'agriculteurs. Cela s'est fait en portant une attention spéciale aux questions liées à la différence homme-femme, notamment la monoparentalité, ainsi qu'à l'ethnicité, particulièrement les rapports interethniques.

L'ouvrage est divisé en quatre études de cas auxquelles correspondent quatre sections thématiques : 1) l'intégration sociale au cours du passage à l'économie de marché; 2) une comparaison de deux modèles de développement économique; 3) les effets spéciaux de la *doi moi*; et 4) la dégradation de l'environnement et la pauvreté. L'étude du passage d'une économie de subsistance à une économie de marché est abordée par le biais des changements dans la relation à la terre, introduits par les réformes foncières de 1988 et de 1993.

En résumé, les auteurs ont constaté un accroissement général des rendements agricoles avec le retour de l'organisation villageoise traditionnelle et l'établissement des cinq droits fonciers (héritage, transfert, modification, nantissement, prêt de la terre). Par contre, on assiste à un élargissement du fossé entre les riches et les pauvres qui est déjà alarmant dans certains cas, compte tenu des objectifs socialistes

réaffirmés de l'État. Cet écart de richesse se manifeste également entre les sexes. Par ailleurs, on observe parfois des relations difficiles entre les Kinh et les ethnies minoritaires. Les minorités n'ayant plus accès à des programmes spéciaux d'éducation, leur «vietnamisation» s'accélère, ce qui constitue à la fois un bien et un mal, selon les auteurs. Il est vrai que la réduction de la pauvreté passe par un apprentissage de la langue nationale, mais comment faire pour que les jeunes ne renoncent pas finalement à leur identité ethnique, patrimoine culturel qui enrichit la société vietnamienne (p. 236)?

Ensuite, les travailleurs des brigades forestières qui restent affirment être plus libres de prendre des initiatives, ce qu'ils apprécient, mais ils sont souvent plus pauvres car les activités des entreprises forestières ont chuté. Ils dénoncent également l'abolition des programmes de sécurité sociale, tout particulièrement le système des assurances contre les maladies et l'invalidité dûs au travail dans le troisième cas étudié. On observe un retour aux réseaux de support familiaux, mais les nombreuses et lointaines migrations font en sorte que ceux-ci ne peuvent être reconstitués comme auparavant. L'intégration récente du monde du travail forestier au monde paysan serait pour sa part attribuable en bonne partie à la forte diminution de la main-d'œuvre forestière (retraités et sans-emplois) qui se recycle dans l'agriculture. Enfin, on suggère de poursuivre des études afin de trouver un meilleur équilibre entre la distribution de la terre aux paysans et les impératifs de reboisement et de régénération forestière. Le système de protection des forêts doit être respecté par la population, il en va de sa survie, mais la situation actuelle ne permet pas de le faire (p. 209).

Profit and Poverty témoigne d'une belle ingéniosité méthodologique dans le contexte actuel de la recherche au Vietnam : on a privilégié l'approche inductive sans questionnaire avec contre-entrevue. Ensuite, plus de la moitié des habitants de chaque village a été interviewée. Malheureusement, les séjours de terrain ont été très courts : de quelques jours à deux ou trois semaines dans chaque localité. Malgré tout, grâce à l'expertise préalable des auteurs, les données de terrain sont fort riches. Elles sont présentées clairement et bien mises en contexte. Par contre, on aurait pu s'intéresser plus amplement à la situation des employés agricoles, paysans sans terres pour la plupart, car on sait que leur nombre s'accroît assez rapidement. Qui sont-ils? D'où viennent-ils? Quelles sont leurs conditions de vie? Est-ce que les femmes et les ethnies minoritaires sont particulièrement touchées par le phénomène? On aurait pu également traiter de la question de l'endettement des paysans, notamment pour l'achat d'engrais et d'insecticides, car cette situation sonne déjà le retour des grandes propriétés terriennes de la période coloniale.

Somme toute, montrer la diversité des situations locales en tenant compte du genre et de l'ethnicité comme l'ont fait Liljeström *et al.* est un accomplissement remarquable. Souhaitons que d'autres recherches de terrain pourront poursuivre, confirmer, approfondir et nuancer ces travaux de recherche. Quoi qu'il en soit, *Profit and Poverty* est déjà une référence incontournable, essentielle pour tout spécialiste du nord du Vietnam.

Christine Veilleux
Département d'anthropologie
Université Laval

RÉFÉRENCES :

- KERKVLIIET, Benedict J., Tria et Doug J. PORTER, éd(s) (1995) *Vietnam's Rural Transformation*. Boulder, Co., Westview Press, Institute of Southeast Asian Studies, Transitions : Asia and Asian American Series, 251 p.
- RAMBO, A. Terry, Robert R. REED, Le Trong CUC et Michael R. DiGREGORIO, éd(s) (1995) *The Challenge of Highland Development in Vietnam*. Honolulu, Hawaii, East-West Center, Program on Environment, 212 p.

HARPER, Douglas (1998) *Les vagabonds du nord-ouest américain*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Logiques sociales »), 203 p. ISBN 2-73384-6401-7)

La sociologie académique se fabrique aux États-Unis de deux grandes manières. Les pionniers, à la fin du XIX^e siècle, se sont d'abord appuyés sur le positivisme naturaliste européen pour proposer d'étudier la société comme l'analogie d'un objet biologique ou physique. Ce mode de construction savante, qui a inspiré le grand courant fonctionnaliste des années cinquante et soixante, est encore très florissant aujourd'hui. Une seconde manière scientifique a surgi après la Première Guerre mondiale. Elle s'enracine en profondeur dans les pensées typiquement étatsuniennes que sont le behaviorisme, le pragmatisme et l'expérimentalisme. L'école dite de Chicago en représente le moule originel autour des Robert Park, George Mead, William Isaac Thomas, William James ou John Dewey. La société y est conçue comme un lieu fondamental de contact et d'interaction subjective plutôt que comme un assemblage d'éléments structurels interdépendants. Ce deuxième mode existe toujours au sein de la sociologie contemporaine cultivée chez nos voisins. Tant par son sujet — les nomades de carrière circulant inlassablement sur les grands convois de marchandise (*hotshots*) — que par sa méthode principale d'élaboration, essentiellement qualitative, l'ouvrage de Douglas Harper en constitue une très limpide illustration.

Le livre est le fruit d'une enquête de terrain réalisée au début des années soixante-dix pour l'obtention d'un doctorat. Quinze courts chapitres non titrés structurent le corps du document. Une sorte de conclusion les complète où l'auteur livre de pertinentes observations sur les exigences des enquêtes qualitatives dans lesquelles le chercheur choisit de s'engager étroitement comme personne. Telle est ici, en effet, une première clé méthodologique fidèle à l'orientation ethnographique de Chicago : Harper a étudié ses vagabonds nomades en se coulant lui-même dans le rôle pendant plusieurs mois, en s'immergeant totalement dans la situation de recherche. Il a aussi appliqué une autre règle cardinale de cette tradition de science sociale en partageant son vécu quotidien avec Carl, un vagabond typique du groupe

